

Pour le trentième anniversaire de mon petit ami, je me suis dit : *Autant tout donner et le surprendre avec une grossesse*. Enfin, ça a été une surprise pour moi aussi, mais une surprise dans l'ensemble plutôt bonne, et Joe et moi avons décidé de nous lancer dans cette grande aventure. Et, tant qu'à faire quelque chose, autant le faire bien. En tant que futurs parents responsables, nous nous sommes dit qu'il valait mieux quitter la ruche de l'activité criminelle qu'était Londres et opter pour une vie plus sécurisante et plus saine à la campagne. Ce, en dépit du fait qu'en presque dix ans de vie londonienne, le crime le plus odieux auquel j'ai assisté consistait en un groupe d'ados qui avaient quitté Pizza Express sans payer leur repas. La criminalité métropolitaine mise de côté, Joe et moi ne gagnant ni l'un ni l'autre de salaire annuel à six chiffres, si nous restions à Londres, ce serait pour vivre sur le périph', avec un tiroir en guise de berceau pour notre bébé. La capitale étant rayée de la carte, c'était tout vu : nous partions à la campagne.

Notre destination : la paisible bourgade de Penton, nichée au cœur des pittoresques Cotswolds Hills. De ce que laissait deviner Google, Penton dégageait une atmosphère particulière que je qualifierais plus ou moins de « hippy chic ». Lorsque nous avons choisi notre future maison, j'étais convaincue de pouvoir facilement me fondre dans le moule – même si je n'étais ni hippy ni chic, je m'étais, à divers moments de mon existence, fait passer pour l'un ou pour l'autre – avec plus ou moins de succès.

Oui, j'étais prête à ne jurer que par l'huile essentielle de patchouli. Et peut-être même à acquérir un attrape-rêves.

Nous longions les vieilles routes des Cotswolds à bord de notre gros camion de déménagement, où j'avais à peine l'espace de bouger, coincée entre mille choses à manger. J'avais préparé ce trajet de trois-quatre heures avec l'assiduité d'une expédition dans l'Everest excessivement fournie en provisions. C'était en tout cas ce qu'avait dit Joe. Mais étant enceinte de quasiment neuf mois, je ne laissais rien au hasard. Si je devais être mal assise, en surchauffe radioactive et prise d'une envie de pipi toutes les cinq minutes, il était hors de question d'ajouter la faim à ce combo infernal. Je m'ouvris une sucette avec un soupir de contentement. Je portais également ma robe de chambre parce que j'avais oublié de la mettre dans une valise, et ma playlist Spotify « déménagement » venait de lancer TLC. Si ce n'était le bout de chocolat tombé dans mon décolleté et qui était en train de fondre, faute d'avoir pu être récupéré, j'aurais dit que la vie ne pouvait pas être plus belle.

Je partageai cette pensée positive avec Joe, qui se contenta d'un grognement pour toute réponse. Il avait l'air un chouia stressé. Bon, il faut dire que je ne pouvais pas prendre le relais derrière le volant. Et que je n'avais pas beaucoup participé à l'emballage de la montagne de cartons qui menaçait de s'écrouler dans notre dos au moindre coup de frein un peu trop brusque. Être enceinte, c'est comme tirer une carte « sortie de prison » au Monopoly, une carte qui vous interdit de porter quoi que ce soit de plus lourd qu'un mini-roulé. J'avais dirigé la mise en cartons du banc de touche, me contentant de sortir deux-trois petites choses de la boîte de dons quand Joe avait le dos tourné. C'est la raison pour laquelle j'étais présentement assise avec une tirelire à l'effigie de la Vierge, bleue et à paillettes, ironiquement calée entre

mon gros ventre et mon entrejambe. Je savais que si je la lâchais des yeux, Joe l'enverrait chez Emmaüs avant que je n'aie le temps de dire « Je vous salue, Marie ».

Je posai le regard sur le paysage qui défilait derrière la vitre. C'était... vert. Oui, c'était clairement très, très vert. Encore plus que le parc Hampstead Heath, à Londres, que j'avais toujours trouvé particulièrement rural.

— Tu crois qu'ils ont des KFC, ici ? demandai-je nerveusement à Joe.

— À mon avis, si on veut du poulet, c'est à nous de le tuer et de le plumer.

J'opinaï sagement du chef. Oui, il devait avoir raison.

Quelques secondes plus tard, Joe prit un virage et freina brutalement ; la Vierge Marie m'appuya violemment sur l'entrejambe. Je m'apprêtais à ruer dans les brancards quand je compris pourquoi il s'était arrêté. Nous étions arrivés.

Penton, notre nouveau foyer, s'étalait devant nous, niché confortablement dans la vallée, comme le sachet de chocolats en liquéfaction qui faisait du coude à coude avec Marie, sur mes genoux. C'était une petite ville, peut-être mille maisons qui serpentaient au creux de la vallée, plus quelques autres flanquées sur les collines qui s'élevaient de chaque côté. Une forêt très dense courait le long de la crête de la colline d'en face, les arbres dominés par le vert quasi fluorescent du printemps tout proche. Des champs généreusement remplis de toutes sortes de bêtes s'étiraient tout autour. L'éclat doré du soleil couchant conférait aux lieux une lueur que j'avais jusqu'ici toujours attribuée à la pollution lumineuse.

Joe tira si fort sur le frein à main que j'eus un instant peur qu'il se fasse une hernie. Apparemment, Penton ne connaissait pas le terrain plat. On resta un moment à contempler notre nouveau chez-nous, en silence, nos mains entrelacées par-dessus l'amas de cochonneries à moitié dévorées.

— C'est joli, finit par dire Joe.

— Mmm, parvins-je à m’arracher en reniflant, les yeux embués – sensation que je ne connaissais que trop bien ces derniers temps.

Sans prononcer un mot, Joe farfouilla au milieu des paquets de Monster Munch vides pour en sortir une serviette McDo à la propreté douteuse qu’il me tendit tout en me pressant la main. Bon, je dois avouer que ces jours-ci, il ne fallait pas grand-chose pour ouvrir les vannes – une pub pour une banque, la simple mention d’Adele... Les hormones de grossesse ont visiblement besoin d’essorage régulier. Mais dans cette situation, j’avais vraiment l’impression que c’était mérité : Penton Vale était magnifique.

Le bruit caractéristique de notre chienne qui vidait le contenu de son estomac – probablement sur nos biens les plus précieux – nous parvint de la banquette arrière. Elle était toujours présente quand il s’agissait de partager ses émotions... Le frein à main émit un grincement menaçant, et on se remit en route, le long de la pente sinueuse qui menait au cœur de notre nouveau foyer.

Il nous fallut peut-être trois minutes pour traverser la rue principale de Penton et nous retrouver au milieu des champs. Avec une rapidité alarmante, les arbres commencèrent à se refermer sur nous.

— Je n’ai pas l’impression qu’il y ait d’autres maisons, commenta Joe tout en scrutant la route de plus en plus sombre, face à nous – qui avait, d’après moi, l’air suspicieusement rurale.

Je jetai un regard à mon téléphone.

— Stop !

Le coup de frein de Joe envoya valser Marie sur le tableau de bord. Décidément, ce n’était pas sa journée.

— D’après Google Maps, on y est.

Oui, mes aptitudes de navigation s’arrêtaient là...

— Je ne vois rien.

— Google peut se tromper.

— Qui a dit ça ?

— Je ne sais pas. Dieu ?

On fit demi-tour, lentement et péniblement, pour finir par trouver la maison. Pour notre défense, elle était facile à rater, avec toutes ces plantes grimpantes façon Belle au bois dormant qui la cachaient. On aurait dit que la nature voulait en prendre possession – et elle le faisait plutôt bien. C'était un ensemble de pierres effritées, de mousse et de peinture écaillée qui semblait maintenu par le lierre et l'espoir. La cheminée ressemblait à une tour de Jenga : je n'étais pas sûre qu'elle survive à la prochaine tempête. La maison donnait l'apparence d'avoir mille ans et d'être très clairement infestée. Par quoi, je l'ignorais – araignées, souris, fantômes, au choix. Je notai dans un coin de ma tête d'appeler la dératisation au plus vite, et pourquoi pas un prêtre.

Aurions-nous dû nous informer un chouia plus sur Penton avant de nous déraciner et de débarquer ici ? Peut-être. Mais bon, cette ville bénéficiait d'un train direct pour Londres, de deux pubs notés quatre étoiles sur Google et d'un de ces étranges géoglyphes de chevaux à la craie, dans les collines. Comment ne pas craquer ? Nous n'avions, du coup, pas visité les lieux avant de verser mille livres d'acompte pour la location. De toute façon, qui prend le temps de visiter en réel aujourd'hui ? Il suffit d'aller sur Internet et de garder en tête que les objectifs grand angle sont traîtres.

Nos options s'étaient vues relativement limitées, même dans le marché locatif pourtant florissant qu'était Penton. Joe travaillant en freelance en tant que designer graphique, son salaire était à la fois médiocre et irrégulier. Mes revenus de conceptrice-rédactrice pour une agence de pub étaient également médiocres, mais au moins fiables. Pour l'instant. Toutefois, à Penton, nous pouvions louer une maison. Avec un escalier. Et un jardin. Ce qui était mille fois mieux que

ce que nous aurions pu avoir à Londres. Je levai les yeux vers la maison de mes rêves. Apparemment, un petit arbre avait décidé de sortir du toit.

Quand je poussai la porte de notre nouvelle demeure, ce ne fut pas sans une certaine appréhension. Une part de moi s'attendait à voir surgir une bande de chauves-souris, mais je fus agréablement surprise. Les lieux, non meublés, étaient plutôt basiques, mais ils étaient dotés de poutres apparentes, ce qui figurait sur ma liste idéale lorsqu'on vit à la campagne, et d'une vraie cheminée, au cas où on se déciderait un jour à apprendre à allumer un feu. La maison n'avait rien d'exceptionnel – au rez-de-chaussée, un salon et une cuisine (aussi petits l'un que l'autre) de chaque côté d'un couloir étrangement spacieux, et une salle de bains d'apparence douteuse entièrement décorée dans les tons pêche. L'étage se targuait d'une chambre dans les combles ainsi que d'une pièce minuscule qui serait tout juste acceptable en tant que chambre de bébé. On se serait un peu cru dans une maison de poupée, mais vu qu'on avait tout autant l'impression de jouer aux adultes, Joe et moi, ce n'était pas si délirant.

Il était toutefois possible que vivre dans un pot de yaourt ait son lot d'inconvénients.

— Tu as dit que tu voulais une maison avec du charme, grommela Joe tout en observant l'escalier tortueux et incroyablement étroit dans lequel le cadre du lit qu'il tenait à bout de bras ne passerait jamais.

— Et toi, tu as dit que Penton avait l'air « idyllique », et que c'était exactement ce qu'on cherchait, répliquai-je.

Lui reprochais-je notre déménagement à la campagne ? Difficile à dire. Ç'avait été une décision commune, mais potentiellement l'une de celles où l'on nourrit en secret de grosses réserves tout en pensant faire plaisir à l'autre, tout ça pour découvrir que c'était entièrement réciproque.

On tenta tant bien que mal de faire entrer les gros meubles dans la maison. J'entends par là que Joe faillit se rompre les reins sous le poids de toutes nos affaires pendant que, de mon côté, je récupérais une boîte de chaussures ou quelque chose dans le genre pour l'entendre me hurler de ne rien porter de lourd. Le canapé rentra tout juste dans le salon « cosy », et le frigo fut relégué au couloir, le plafond de la cuisine étant beaucoup trop bas. Les lits restèrent en pièces détachées, au pied de l'escalier – ce qui n'était pas du tout dangereux... –, et on décida pour l'instant de sortir le matelas gonflable que nous avions embarqué à Glastonbury l'année précédente. Dès que nous appuyions un peu trop vigoureusement sur la pompe, les doux arômes du festival envahissaient l'espace étroit des combles : la crasse en note de tête, avec en fond des touches de cidre bon marché. Cela me rendit étonnamment nostalgique, avant de tout simplement me donner la nausée. Pour Joe, c'était plus « en sueur et grincheux ».

Au final, quand on se posa sur le matelas branlant pour notre première nuit à la campagne, ce fut avec un ensemble de sentiments mitigés : de l'excitation mêlée à une légère appréhension, accompagnées d'une panique à peine masquée. Avec du recul, c'était un moment d'innocence merveilleux. Nous l'ignorions encore, mais les choses allaient beaucoup se compliquer.